



Explorer l'incertain éd. L'Amourier 2010

par Yves Ughes (Le Patriote Côte d'Azur - Janvier 2011)

“Poésie” mot galvaudé, ballotté, détourné, mot malmené, emprisonné, réduit, trituré, mixé et remixé. “Poésie” mot balbutié, mot du bout des lèvres, des moues pincées. Mot éreinté. Comment peut-il encore bouger ? S'immiscer dans des phrases, faire l'objet d'un livre ?

Dès les premières lignes, Marie-Claire Bancquart définit la trame de ce texte insolite : *Écrire sur la poésie ? Oui : d'après une expérience, la mienne forcément, quoique appuyée sur celles de beaucoup d'autres. Mais pas pour ajouter une théorie aux théories. La poésie a été assez submergée par elles depuis les années 1955, années de ma jeunesse.*

Un état des lieux, un parti pris, une farouche volonté de défendre l'indépendance d'un genre. Marie-Claire Bancquart, dont l'œuvre ne cesse de se développer en forme de rosace, revenant toujours vers le centre pour trouver les forces qui propulsent, nous décrit ici une route, un sentier, un chemin qui prennent forme en détruisant certitudes et dogmatismes. La Poésie de la Résistance, la Poésie de Résistance ont été prégantes et fortes, mais comment continuer quand la Libération intervient ? Toute théorie, toute image emblématique du poète vole en éclats tôt ou tard, dès que formulées souvent. *L'après-guerre avait aboli la figure du poète meneur de peuple, et même posé carrément la question de l'existence pure et simple d'un sujet « homme », que les massacres et les camps avaient niée de tant de manières. D'où le retrait dans le formalisme, justifié par la méthode structuraliste comme on la comprenait alors.*

Démarche exigeante que cette réflexion sur les conditions, les vecteurs et le sens d'une création. Démarche ouverte cependant. Faite de clarification, de clartés fulgurantes et donc susceptibles de tracer un sillage à la voix personnelle : *Si c'est là une adhésion au lyrisme, eh bien je suis lyrique, sans aucun doute. Dans la mesure pourtant où il s'agit de la présence du sujet poétique, qui sort bien des entrailles du “je” et de ses os, mais qui n'est pourtant pas le “je” de l'autobiographie.*

Dès lors le questionnement théorique peut aller vers un questionnement direct de la parole et la deuxième partie du livre s'expanser en poème, en marche, en action, en exploration autour de l'incertain qui règne sur Babel.

*Disjointes
nos articulations*

*éparpillés
nos petits os*

*notre esprit furtif les recueille
et les remonte
à contre-emploi.*

Livre étrange, scindé en deux parts à la fois différentes et consubstantielles. Une part de soi livrée dans un langage d'analyses et de concepts, terre solide. Soudainement brisé par une rupture tellurique et poétique, par un texte qui subvertit la langue conceptuelle, pour laisser émerger l'émotion.

Il convient de faire un tour par cette Babel-là.



Celle qui était tombée dans l'écrit

par Michel Boissard (La Gazette de Nîmes - Janvier 2011)

Élégance, finesse et vivacité sont les trois qualités de ce recueil de réflexions, entrelacées de poèmes, de l'essayiste, romancière, poète, critique et universitaire, l'aveyronnaise Marie-Claire Bancquart (1932). Comme un écho à ses travaux reconnus sur Anatole France, Maupassant et Jules Vallès... Qui confie aux éditions azuréennes L'Amourier le récit de l'itinéraire intellectuel de celle qui, contrainte par la maladie, était *tombée dans l'écrit* dès l'adolescence. Et qui fait de la poésie notre intercesseur avec le monde. Qu'elle radiographie le corps : *Discernant les os / impénétrables pour mes yeux*. Qu'elle s'attarde sur un fruit : *Mangeant la pomme / Je mange énigme / Et je nous vois dans un miroir la pomme et moi / Inexactes et profondes*. Qu'elle dise l'urbanité de Paris : *Oasis de ville / A l'affût du temps qui s'en va. / Dans la reculade des siècles, dans le cours du fleuve / Mon corps / contre-chante*. Ou qu'elle compare la prosodie au rythme cardiaque *diastole/systole* repéré chez ses contemporains : d'Yves Bonnefoy (1923) à Bernard Vargaftig (1934), de Georges-Emmanuel Clancier (1914) à Franck Venaille (1936)... Comme si l'on vivait un temps en partie double. Où les mots battent l'amble. *Personne : nul homme au monde. Une personne : quelqu'un*. Où le poète est divisé contre lui-même : *J'écris seulement pour parler de la vie, de l'amour, de la mort, de la révolte. Ce n'est pas tout. Ce n'est pas rien non plus*.



La mémoire de l'incertain

par Bernard Mazo (Revue Texture - Janvier 2011)

À la lecture de ce livre, que j'ai qualifié "d'inclassable", je ne puis m'empêcher de songer au chef-d'œuvre absolu de Pessoa Le livre de *L'intranquillité* et aussi à *Mon cœur mis à nu* de Baudelaire, par les enjeux littéraires intimes de l'auteur. En effet, ici, une femme qui, pour ceux qui la connaissent, est d'une discrétion rare en ce qui concerne, non seulement sa vie personnelle, mais également ses blessures intimes, physiques ou morales et les affres de l'écrivain face à l'œuvre à construire, pour la première fois, accepte, dans la première partie d'*Explorer l'incertain*, de revenir au rebours du temps et de toute la hauteur des années qui l'en sépare, sur les traces marquantes de sa trajectoire poétique et de parcourir minutieusement la mémoire ravivée d'une vie tout entière consacrée passionnément à la poésie.

On ne m'en voudra pas de faire appel à deux immenses poètes pour mieux éclairer les rapports charnels entretenus continuellement avec la poésie par M.C. Bancquart, laquelle, à mon sens, a totalement épousé les deux définitions qu'on fait ces deux-là du phénomène poétique. La première est de Saint-John Perse : *À la question toujours posée : Pourquoi écrivez-vous ?, la réponse du Poète sera toujours la plus brève : Pour mieux vivre*. La seconde est de René Char : *La poésie vit d'insomnie perpétuelle*.

Je pense que notre auteur ne pourra que se reconnaître dans ces deux aphorismes car je sais – et la lecture de son livre ne peut que renforcer cette identification – que le *mieux vivre* Persien est un des sous-bassements de sa *rage d'écrire*. Quant à *l'insomnie perpétuelle* de Char, je crois qu'elle n'a jamais cessé de la vivre car son œuvre considérable et la tension perpétuelle qui l'anime ne peuvent qu'en témoigner.

En avant-propos, le poète prend garde d'une manière remarquablement lapidaire de lever toute ambiguïté d'interprétation sur ce qui a inspiré l'élaboration de son ouvrage passionnant et à bien des égards émouvant dans la fragilité même de son écriture. En effet, précise-t-elle :



Un itinéraire en poésie. L'autobiographie, sans doute, y joue son rôle. Mais la poésie va au-delà d'elle, taisant les anecdotes, comme les détails inutilement intimes.

Il est vrai que le poème – *cet infracassable noyau de nuit*, cher à Breton – excède de très loin, le sens même des mots qui le composent. Il en va de même dans *Explorer l'incertain* car en dépit de la pudeur extrême qui est l'apanage de M.C. Bancquart dans sa vie sociale, sa lecture de la poésie, ses analyses d'une remarquable acuité sur les différents courants poétiques qui se sont succédé, parfois farouchement opposés, au cours de ces quelque cinquante années passées, laissent bien sûr, très discrètement, et sans doute à son insu, émerger la sensibilité secrète de l'auteur, et cela pour notre plus grand bonheur car c'est la femme dans toute l'acception du terme qui nous devient très proche dans une fraternité partagée.

Comment écrire sur la poésie ?

Le livre s'ouvre par cette question simple mais essentielle pour M.C. Bancquart : *Écrire sur la poésie ?* La réponse est immédiate mais accompagnée d'un important bémol : *Écrire sur la poésie ? Oui : d'après une expérience, la mienne forcément, quoiqu'appuyée sur celles de beaucoup d'autres. Mais pas pour ajouter une théorie aux théories. La poésie a été assez submergée par elles depuis les années 1955, année de ma jeunesse.*

Et M.C. Bancquart d'enchaîner sur sa vision d'alors du paysage poétique à une époque où le champ de ruines laissé par les horreurs de la seconde guerre mondiale était encore fumant dans une Europe exsangue et ses propres interrogations sur les enjeux de la poésie d'alors : *C'est sûr, il fallait une prise de conscience et une réflexion dans le champ de désordres que présentait le monde poétique d'après la guerre. Choisir une poésie engagée politiquement, et de quelle manière ? Où bien une poésie intériorisée, posant les grandes questions générales sur l'homme, et l'amour, et le destin ? Où bien une poésie essentiellement attentive à l'écriture ?*

Et puis, un peu plus loin, l'auteur se livre, assez brièvement, en termes autobiographiques, à ses sentiments personnels vis-à-vis du champ poétique de l'époque : *Née en 1932, j'étais évidemment trop jeune, tout de suite après la guerre, pour me rendre compte de la gravité des questions qui se posaient. Du moins suis-je de ceux et celles pour qui la guerre, l'après-guerre, ne sont pas une question d'histoire, mais quelque chose de réellement vécu, au point que ma poésie, elle, prend certaines racines dans cette époque {...}*

Entrée à l'École Normale supérieure en 1952, agrégée des Lettres en 1955, M.C. Bancquart se souvient de ses années passées à l'université : *Pas un mot sur les discussions en cours à propos de la chose littéraire, ni sur la littérature en train de s'écrire. Nous en étions donc réduits à nos propres lectures {...} Mais je tenais à écrire des poèmes. J'en ai écrit à partir de dix-sept ou dix-huit ans.*

Les chemins de la création poétique

Démunie au départ face au monde poétique, sans repères concernant la poésie en train de se faire, le hasard voulu que notre poète en herbe eut entre les mains, vers 1949, une anthologie des poèmes de l'année. *C'est alors, précise-t-elle, que j'ai lu avec passion les trois auteurs qui ont été et demeurent mes références dans la génération de mes aînés : Henri Michaux, André Frénaud, Yves Bonnefoy.*

Dans le paragraphe suivant (p.14), M.C. Bancquart restitue avec talent et mesure les soubresauts et les polémiques parfois virulentes qui, dans les années soixante ont secoué – et secouent d'ailleurs encore aujourd'hui – le Landerneau poétique. Nous sommes nombreux, en tant que poètes d'aujourd'hui à partager sa dénonciation de certains courants à la fois sectaires et dogmatiques qui avec une morgue insupportable ont dénié et continuent à dénier la moindre importance à une poésie de sensibilité, de lyrisme – celui que prône avec talent un Jean-Michel Maulpoix – et qui surtout ne renoncent pas à laisser une certaine émotion poétique transparaître – *cette émotion appelée poésie* titre d'un des plus beaux essais de Pierre Reverdy – lui préférant, au nom d'un "post-modernisme" dont personne n'a été capable de définir le contenu, une déconstruction du langage poétique ne parlant que de lui-même.



Mais laissons la parole à M.C. Bancquart :

... Dans une génération un peu plus contemporaine, je fus frappée, plus tard, au cours de ces années de poésie théoricienne, du ton péremptoire et polémique des collaborateurs de revues d'autre part très digne d'intérêt, comme Action poétique, ou de poètes d'autre part très notables. Je voyais bien qu'il s'agissait de gens qui comptent, mais ils voulaient trop, pour mon goût, compter tous seuls. Bien plus vindicatifs encore, leurs épigones !

Ce procès en légitimité, elle l'élargira encore dans un autre paragraphe (p.20), où elle citera en contrepoint de ce terrorisme intellectuel quelques grands poètes d'aujourd'hui dont l'œuvre de chacun d'entre eux est unanimement reconnue. Ainsi, écrit-elle :

Mais l'analyse théorique s'est souvent infiltrée à l'intérieur même de beaucoup des poèmes de cette époque (...) Encore s'il s'était agi d'un courant parmi d'autres ! Mais il a prétendu posséder la seule vérité, il a voulu s'imposer comme la poésie. Elle était difficile à vivre, cette prétention de quelques-unes à la seule "nouveau", à la seule "modernité". Pendant qu'ils occupaient le devant de la scène, des poètes comme Bonnefoy, Clancier, Jean-Claude Renard, André du Bouchet, Jacques Dupin, et bien d'autres, continuaient à écrire, mais ignorés de ceux qui se disaient les seules références valables. Je crois aussi que cette "poétique-poésie de système" a détaché de la poésie en général toute une part du public, qui ne se plaisait pas forcément à lire ou à entendre des textes qui s'interrogent en langage aride sur leur propre pertinence.

Parler de la vie, de l'amour, de la mort, de la révolte

Ce long cheminement personnel de M.C. Bancquart, enrichi du regard de l'essayiste inspirée qu'elle a toujours été, à travers la cartographie du champ poétique actuel, le tout ponctué – et c'est en cela que cet ouvrage est d'une grande originalité – de nombre de ses poèmes, comme pour mieux crédibiliser son propos, il m'est impossible, dans le cadre limité de nos chroniques dans *Texture*, on l'aura compris, d'y entrer plus en détail, tant il est foisonnant, riche et habité par une voix à la fois modeste et d'une force d'évocation peut commune. Une phrase de son livre me semble être complètement emblématique du rapport que M.C. Bancquart a toujours entretenu avec sa propre création poétique et dont on ne peut que souligner l'extrême simplicité du propos, un propos digne d'être gravé dans le marbre de son immense œuvre poétique :

J'écris seulement pour parler de la vie, de l'amour, de la mort, de la révolte. Ce n'est pas tout. Ce n'est pas rien non plus. Heurter l'impossible ; mettre de l'énergie en mots ; en donner peut-être à quelques hommes, même dans le dénuement.

Babel

Explorer l'incertain se clôt avec un long, magnifique et lyrique poème intitulé *Babel*. Difficile entreprise que de le commenter sans en trahir la force d'évocation enracinée à la fois dans un terreau immémorial, celui des sept étages de la mythique tour de Babel, de la Mésopotamie et de son royaume de Babylone où passent les ombres de Nabuchodonosor et de la reine Sémiramis et dans un saut de vingt siècles avec les tours de Paris, de la Tour de Nesle à la Tour Saint-Jacques, en passant par celle de Monsieur Eiffel.

Ce grand et épique poème qu'est *Babel* se trouve annoncé et légitimé dans le dernier paragraphe de l'essai de M.C. Bancquart par le truchement de ce qui peut apparaître comme son testament poétique exprimé par ces quelques lignes si émouvantes par leur coloration à la fois mélancolique et étrangement apaisée :

Maintenant, mon itinéraire touche à sa fin. Il ne me reste que peu de temps avant de disparaître dans l'énigme (...) à mon tour et comme tout le monde, j'aurai construit une tour précaire et minuscule, en comparaison des grandes Tours qui sont nos modèles millénaires. Mais peut-être, un peu de leur feu obscur brûle toujours au fond de nos corps.

Quelle meilleure conclusion que celle-là pour évoquer un essai, doublé de sa partie création poétique, dont on ne saurait trop recommander la lecture attentive ?